

Dans son ouvrage «Belleville au cœur», Christian Page raconte son quotidien de SDF à Paris. DR



### CHRISTIAN PAGE

Il raconte dans un livre son quotidien de SDF à Paris. Tout juste sorti de galère, il a passé trois ans et demi dans la rue. Rencontre avec cet homme de 46 ans qui a grandi au Bouveret.

«C'est compliqué d'écrire dans la rue. Entre le froid et la pluie, le papier ne résiste jamais très longtemps et il peut se déchirer à tout moment.» Christian Page est finalement arrivé au bout de son projet. Son livre «Belleville au cœur» vient de sortir. Belleville, comme ce quartier de Paris dans lequel cet ancien SDF a passé trois ans et demi.

Né à Versailles, ce Franco-Suisse aujourd'hui âgé de 46 ans grandit au Bouveret. Il y fait ses écoles primaires. Après un apprentissage de sommelier à Collombey, il part pour Paname. «A 20 ans, je voulais voir du monde, rencontrer des gens. J'ai décidé de partir à la conquête de Paris comme on s'attaque à une montagne.»

#### Une chute rapide, une remontée interminable

Dans la capitale, Christian Page se construit. Vingt ans plus tard, il est marié, a un enfant et travaille dans un restaurant chic. Une situation confortable. Mais en 2014, son monde

s'écroule. «J'ai été victime du fameux triptyque divorce-perte d'emploi-expulsion. En un an, j'ai tout perdu.» Le 17 avril 2015, il se retrouve à la rue. «Si j'étais revenu en Suisse, je n'aurais jamais connu ça. Mes frangins ou ma mère m'auraient tous tendu la main. Mais je ne voulais pas quitter Paris, cette ville dont je suis tombé amoureux et où mon fils est né. Et

surtout, au départ, je pensais que ce serait l'affaire de quelques semaines.»

C'était compter sans ce que l'écrivain appelle «l'inefficacité de l'Etat». Alors qu'il a soumis une demande de logement social en février 2015, il n'obtient pas de place qu'en été de cette année. «J'ai sombré en un an. La remontée a été bien plus longue.» Son livre raconte dans un style franc et réaliste, parfois teinté d'humour, cette traversée du désert, cet «accident de la vie».

«Dans la rue, il n'y a pas beaucoup de solidarité. Plus on est dans la merde, plus l'enfer c'est les autres», lance l'auteur. Il évoque la galère pour trouver un bon spot pour dormir «qu'on garde toujours secret, histoire de ne pas se le faire piquer»; les réveils matinaux, pour «éviter de croiser les gamins qui partent à l'école. Je ne voulais pas qu'ils me voient, je ne voulais pas me voir dans leurs yeux»; l'hygiène, capitale pour conserver de la dignité.

«Je faisais parfois la queue pendant plus d'une heure dans les centres associatifs pour prendre une douche.» Avec une règle d'or: ne jamais enlever ses chaussettes. «Ces lieux sont propices aux coupures. Et dans la rue, une simple en-

taille au pied peut vite tourner au drame. Les SDF n'ont pas les mêmes accès aux soins.»

#### Les attentats comme tournant

Ce contexte difficile se complique davantage le 13 novembre 2015. «J'étais à 300 mètres du restaurant Le Petit Cambodge quand ça s'est produit. Je n'ai rien vu, mais j'ai tout entendu. Les coups de feu m'ont tout de

rester chez eux pour leur sécurité. De l'autre côté du poste, je lui ai répondu: «Et nous, on va où?»

D'autant que le plan Vigipirate actionné après les événements rend les déplacements des sans-abri beaucoup plus compliqués. «A quasi chaque entrée de lieu public, on fouillait nos sacs. C'était long et souvent humiliant. Ton sac, c'est ta maison quand tu vis dans la rue.» Paradoxalement, ces attentats resserrent les liens dans le quartier. «Je connais très bien le patron du Carillon (ndlr: autre établissement visé par les terroristes). Il a toujours été présent pour me dépanner. Quand j'ai vu sa devanture massacrée, j'avais la rage.»

Le patron du Carillon n'est pas le seul à le soutenir. Plusieurs commerçants de Belleville en font de même. Le chroniqueur radio Guillaume Meurice lui file les clés de son appartement lorsqu'il part en vacances. Il y a aussi cet homme qui passait tous les jours à côté de lui sans lui adresser la parole: un soir de grand froid, il lui offre une nuit à l'hôtel.

#### 32 000 followers sur Twitter

D'autres n'ont pas cette empathie. Comme cet employé de la mairie de Paris qui, un matin

de novembre 2016, asperge l'ancien sommelier avec son jet d'eau. A cette période de l'année, impossible de faire sécher ses affaires: elles sont foutues. Photo à l'appui, le SDF fait part de sa mésaventure sur Twitter. «Le succès a été retentissant. L'après-midi même, j'ai reçu des excuses officielles de la mairie et un duvet flambant neuf.» Depuis, il alimente son compte en partageant avec ses 32 000 followers ses coups de gueule et ses coups de cœur.

#### Un coup de téléphone a tout changé

Le 6 août, il tweete: «Je ne suis plus un #SansAbri.» C'est un coup de téléphone qui a tout changé. «Le type au bout du fil m'annonce qu'il a trouvé un logement de dépannage. Trois ans et demi que j'attendais ça.» Soit 1207 jours. Désormais, il a un lit, une armoire, une salle de bain.

Mais Christian Page n'a pas oublié ses «potes» qui n'ont pas eu sa chance. Il organise régulièrement des maraudes citoyennes, continue à tweeter et profite de sa médiatisation pour sensibiliser à sa cause. «Le 29 octobre, 302e jour de l'année, 331 sans-abri avaient déjà perdu la vie. En France. Cinquième puissance mondiale et pays des droits de l'homme.»

# «Dans la rue, plus on est dans la merde, plus l'enfer c'est les autres»

PUBLICITÉ

## Pour...

- ... ne pas être poussé dans l'UE.
- ... sauvegarder nos salaires et nos emplois.
- ... ne pas avoir à payer plus d'impôts, de taxes et de redevances.
- ... sauvegarder la protection des animaux et des paysages suisses.
- ... garantir la sécurité du droit.

Votez le 25 novembre

**OUI**

à la démocratie directe.  
à la l'autodétermination.

www.initiative-autodetermination.ch  
Comité OUI à l'autodétermination, Case postale, 3001 Berne